

**DANY
HÉRICOURT**
Ada et Graff



« Un roman d'amour
et de renaissance. »

Le Figaro littéraire

Ada et Graff



À La Roque, village cévenol, c'est jour de marché. En ce matin d'août, Ada accomplit son rituel quotidien, une baignade dans la rivière et un passage dans le bourg. Une fois de plus, elle n'aura pas l'occasion d'apercevoir sa fille, qui vit dans une communauté fermée, à la fois si proche et inaccessible. Ada ne soupçonne pas que les clôtures de son existence s'appêtent à voler en éclats. La nuit précédente, un accident est survenu tandis que le cirque de passage démontait son chapiteau: un vieil homme de la troupe a fait une chute. Bras et jambe dans le plâtre, le voyage de Graff, ancien funambule, se termine là, sur le terrain vague au bout du jardin d'Ada. Pour eux deux, la vie pourrait être à l'arrêt, l'horizon tout à fait barré, mais le jeu des hasards et des retrouvailles va bousculer leur existence et repousser la vieillesse à des années-lumière.

Ada et Graff raconte une histoire d'amour et de liberté portée par des personnages lumineux et décalés.

DANY HÉRICOURT est l'auteure d'un premier roman, *La Cuillère*, paru en 2020 aux éditions Liana Levi. De mère britannique et de père français, elle jongle avec ses deux cultures et déploie de livre en livre son univers singulier, poétique et drôle.

« Dany Héricourt avance en toute légèreté et franchit sans trébucher le cap si périlleux du second roman. » *Le Monde des livres*

Dany Héricourt

Ada et Graff

LIANA LEVI  *piccolo*

Pour Sara et Sam, mes boussoles

C'était il y a cinq semaines seulement. L'éternité n'est pas plus longue. Les étourneaux tournoyaient au-dessus du bois, jetant de leurs ailes d'incandescents reflets, et moi, debout près de la rivière, à parler à ma fille absente. Reviens, Becca, je murmurais. Come home.

Finalemant, c'est toi qui es venu.

(Extrait des lettres d'Ada)

I

Le jour du tremblement

«Dieu n'existe pas. Nous sommes ses prophètes.»

Cormac McCarthy, *La Route*

Elle sait qu'elle rêve.

Elle rêve du funambule. Dans un décor blanc, étendue enneigée ou mer de glace, la figure s'éloigne sur un câble dont les points d'attache se perdent dans la blancheur. Le pied de cuir noir en appui, les bras en croix, les mains ouvertes, la course impertinente et orgueilleuse d'un christ joyeux ayant échappé à l'œil de son créateur. Quand ses côtes se soulèvent pour recevoir l'air qui rythme la traversée, la dormeuse, par mimétisme, inspire aussi. *Stay asleep*, elle songe. Ne te réveille pas, Ada.

Le claquement d'une porte de camionnette perturbe son sommeil, puis le hennissement d'un cheval. Elle veut rêver encore, prolonger la traversée et saisir le visage qui toujours s'élude. Elle serre les paupières pour capter l'oscillation infime de son corps au moment où il pivote la tête. Son pied glisse, le bras chavire, le funambule plonge. Ada est réveillée avant qu'il ne s'écrase au sol.

Il fait déjà jour. La lampe de chevet est allumée, la porte de la chambre entrouverte, le drap, repoussé dans la nuit, recouvre partiellement ses jambes. Son buste est tourné vers la fenêtre, le contrejour dissimule la couleur précise de ses cheveux éparpillés sur l'oreiller.

Ils semblent clairs. Dans son sommeil, elle n'avait pas d'âge. Dans quelques jours, elle aura soixante-dix ans.

Ada ramène le drap sur sa poitrine et fixe par la fenêtre le rectangle de ciel dur. Les bruits qui l'ont réveillée proviennent de la friche. Un petit cirque s'y est installé voici deux jours ; ils doivent être en train de remballer, le bourg va retrouver sa tranquillité et elle, le silence.

Elle détourne le regard du ciel et attrape le calendrier posé sur la table de nuit. Lundi 19 août 2019. Cette année est consacrée aux dessins d'Alphonse Mucha. À chaque mois, une créature curviligne et son halo coloré. Ada regrette de l'avoir acheté, toutes ces femmes aux longs cheveux flottants l'irritent. Elle aurait dû choisir un thème plus banal. Les chatons. Les couchers de soleil. Snoopy.

Lundi, jour de marché. Le troisième lundi du mois, le jour des Simples. À l'angle de la Grand-rue, la nappe de toile grise, les pots de miel, les sachets de tisane et le pain «fabriqué selon notre recette ancestrale, respectueuse de la nature, de la vie et de Dieu», l'étiquette plus imaginative que la miche elle-même. Becca n'y sera pas, d'autres membres de la secte tiennent le stand. Becca vient rarement au bourg... Ada repousse brusquement le drap. *Get up, enough, get up!*

Elle enfile un maillot de bain et un peignoir bleu, descend deux étages jusqu'à la cuisine où elle presse trois oranges. L'acidité concrète sur sa langue. Le ronronnement des véhicules des forains lui parvient depuis la friche. Son rêve de funambule a dû naître dans le vacarme de leur démontage. La matière des songes puise dans le réel. C'était agréable de retrouver sa silhouette, elle n'avait pas rêvé de lui depuis des années.

La terre du jardin renvoie une odeur brûlée. Rosiers, clématite, jasmin, roses trémières, rhododendrons, iris et herbes folles, Ada arrose les buissons assoiffés. Elle passe le portillon qu'elle referme diligemment derrière elle bien qu'aucune bête n'occupe la prairie cet été. L'herbe sèche glisse sous ses espadrilles. C'est idiot de les porter, songe-t-elle, en descendant la pente. Tiens, un nuage d'étourneaux. Jour de marché, trois kilos d'oignons, quatre de pêches, laver les pots du grenier, confectionner du chutney pour Lola – pour René aussi? Il n'a donné aucune nouvelle depuis une quinzaine de jours, elle devrait lui téléphoner... Elle perd momentanément l'équilibre, engueule les espadrilles. Je vais vous jeter. Vieillir, c'est planifier les heures et converser seule. Il lui arrive de se féliciter à voix haute d'avoir franchi la journée.

La rive atteinte, à l'ombre de l'aulne, elle s'adresse à sa fille, Becca. *I hope the day is kind to you, love. I'm here if you need me, come home.* Elle s'autorise à croire que le courant convoiera d'une façon ou d'une autre son message. La rivière traverse aussi le domaine où sa fille s'emmure depuis presque sept ans. Trois heures de marche suffiraient à l'atteindre, une heure de nage en pleine crue. Cependant, Becca ne la recevrait pas. Il faut se contenter des mots à la rivière.

Le peignoir et les espadrilles nichés entre les racines de l'aulne, Ada s'assoit sur la berge pour négocier son entrée dans l'eau, l'étape la plus délicate. La rivière a encore baissé, cinq centimètres en quinze jours selon sa graduation récente, mais elle sait par où naviguer pour éviter la vase et les pierres. L'eau est délicieuse, son goût légèrement métallique contre sa bouche et la fraîcheur, immédiate sous sa peau.

Autrefois, ils allaient pique-niquer au bord du lac du haut plateau, un plan d'eau artificiel aménagé dans les années soixante-dix. Guy faisait la sieste dans l'herbe, Becca construisait ses barrages miniatures et Ada traversait le lac à la nage, quatre-vingt-dix minutes aller et retour. L'eau argileuse lissait sa peau et clarifiait ses pensées, néanmoins l'horizon lui manquait; l'eau fluctuante et remuante aussi. La vue était barrée par les bois.

Quand elle était enfant, l'horizon était un triangle de ciel contre lequel se découpaient des collines sombres et des terrils gigantesques. Elle se faisait une fête de cavalier au bord de l'affluent gris qui donnait son nom à la ville où elle était née. Ashriver. En anglais, *ash* signifie cendre. S'échapper de l'école surchauffée pour faire la course avec l'eau et y déposer des barques en papier la remplissait de joie. Courir, s'échapper suffisait à son sentiment d'être.

À l'âge de dix-sept ans, la joie était morte et Ada s'était exilée sur Anglesey, une île au large du Pays de Galles. L'horizon s'y offrait, il était devenu son unique point d'intérêt. « Point d'intérêt », comme on dit point de fuite, car il n'y avait plus de centre. Sur la plage de galets, en s'obligeant à fixer le large, l'adolescente s'éloignait du bord à toute vitesse jusqu'à devoir battre des jambes pour garder la tête hors de l'eau. C'est ainsi qu'elle était devenue une nageuse chevronnée et qu'elle avait repris goût à la vie.

Ce besoin d'eau vive l'a reprise il y a sept ans. Affligée par un ciel creux et une tristesse indélogeable, Ada s'était pour la première fois glissée entre les fils de fer qui marquent la séparation entre son jardin et le pâturage s'étendant jusqu'à la rivière. Elle avait besoin

d'eau mouvante. Les vaches avaient ignoré sa traversée somnambulesque. La rivière était animée et claire. Se laissant emporter par le courant, elle avait senti l'horizon s'étirer à nouveau. Les cours d'eau dessinent leur propre passage, conférant leur forme à la terre et non l'inverse.

Le lendemain de ce baptême impulsif, elle avait demandé au fermier l'autorisation de traverser le pré, qu'il louait en vérité à Guy Deletang, le mari d'Ada. Le fermier avait accepté, à condition qu'elle fit un détour en période de vêlage, car la maternité rend les vaches susceptibles. Quelques semaines plus tard, il avait installé un portillon afin qu'elle puisse aller à la rivière sans la complication des fils de fer.

Elle nage lentement à contre-courant, ses vieilles jambes aguerries, ses mains rampant par moment contre le fond. Des taches colorées d'hélophytes et de graminées à la périphérie de sa vision, sous les branches nouées et écorchées des aulnes qui freinent le courant et soutiennent les berges. Après les trois saules, le lit s'approfondit, le courant accélère, c'est la section qu'Ada préfère même si certains jours sa brasse flanche et qu'elle doit abandonner, laissant l'eau l'entraîner en arrière. *The undertow*, pense-t-elle. Ce qui tire par en dessous.

Ce matin, son corps accepte le combat et elle plonge, poussant contre le flux, les pensées submergées elles aussi. Elle n'a plus d'âge sous l'eau, plus de gravité. La dévastation aussi se dérobe. Sans l'eau, se dit-elle, j'aurais perdu pied.

Le jour qui vient sera égal aux autres. Elle en est persuadée.

Pourtant, le changement s'ébranle, la cause traquant sa conséquence, la rupture tracassant l'ordre. Même la rumeur capte ce bouleversement subtil. Ada n'en peut rien saisir. C'est a posteriori qu'elle pourra dire: ce fut en ce jour, le 19 août 2019, que d'autres mots germèrent sous mon crâne et que ma vie se remit en mouvement, soudain plus légère.

La camionnette soulève la poussière du terrain et file en direction de la route. Des enfants accourent, s'entassent dans un break, claquent les portes.

Assis sur les marches de sa caravane, Graff écrase son mégot et gueule qu'ils ont oublié un chien. Une fillette attrape le caniche nain, le lance dans la voiture, s'y engouffre à son tour. Tandis que deux camping-cars s'éloignent, le gréeur surnommé le Rouge ralentit son camion et crie *¡adiós!* sans baisser la musique qu'il écoute en boucle, une compilation électro qui expliquerait ses cheveux jaunes hirsutes et sa gueule d'aliéné. Graff n'offre rien qu'un mouvement du menton, un mouvement qui dit l'état des choses. Si le gréeur avait fait son boulot au lieu de courir les minettes dans la nuit, Graff ne serait pas monté à l'échelle pour démonter le chapiteau et, s'il n'était pas monté à l'échelle, il n'aurait pas chuté, et sa caravane, une beauté blanche et bleue datant des années quatre-vingt, huit mètres de long, bien équipée, serait en train de suivre la colonne des véhicules. Le Rouge répète son *¡adiós!* saugrenu en accélérant. Par la toile déchirée du camion, un lama renifle l'odeur du diesel et regarde la friche disparaître.

Graff relève son pantalon jusqu'au genou gauche et fouille de son index l'interstice entre le plâtre et la

peau en maudissant l'interne qui a jugé utile de l'encombrer d'un fardeau pareil. Un second plâtre lui confine le bras droit du coude au poignet. Sa main libre empoigne une béquille sur laquelle il compte bientôt s'appuyer pour déplacer le cheval à l'ombre. Le soleil est déjà cru.

Fermant le cortège des véhicules, une Mercedes encrassée freine à son niveau. Cindy, blonde aux yeux noirs, écuyère et dresseuse de colombes, lui demande s'il n'a pas changé d'avis.

– *Nu te răzgândești?* Elle vivait autrefois à Bucarest.

Ils ont déjà parlé de tout ça. Graff admire son décolleté généreux et secoue la tête. Cindy rit, dit que seuls les cons ne changent pas d'avis.

– On t'a tiré du jus depuis le boîtier de la supérette, ajoute-t-elle, le câble se voit pas, mais si jamais tu restes, faudrait en causer avec le gérant.

Par la vitre arrière, une jeunesse se penche, deux petits dans les bras. Elle récitera des prières pour la jument blessée.

Graff agite trois fois la main pour hâter leur départ, et la Mercedes coule jusqu'à la sortie du terrain, tourne à gauche et monte en régime sur le bitume en klaxonnant.

Un drôle de vide s'abat sur la friche.

Enfant, accroupi sur la plateforme de la roulotte, il regardait les campements abandonnés se réduire au fur et à mesure que la route s'ouvrait devant eux. À cinq ans, il courait avec les chiens le long du convoi ou dirigeait les chevaux en tête. Même quand les communistes s'en prirent à eux, retirèrent les roues des roulottes et brûlèrent leurs toiles, l'enfant refusa de croire que le voyage était terminé. À seize ans, il conduisait la calèche

d'un orchestre ambulante. Il ne se retourna qu'une fois pour figer dans sa mémoire le paysage bétonné où sa *kumpània* avait signé son propre décret de mort. Jamais il n'est resté seul à voir le monde disparaître comme aujourd'hui.

La jument blessée secoue sa crinière et pousse des hennissements aigus, la bouche grande ouverte, les yeux livides. Elle aussi voudrait suivre la colonne, faire la tournée du Sud où le chapiteau s'assemble et se désassemble tous les trois jours, où l'odeur de la mer excite les naseaux et où l'hiver arrive par surprise tant la route se consume vite. Elle piaffe sur ce terrain devenu vague, et puis sa jambe lui fait mal. Nul flanc n'est contre le sien. La femme qui la chevauchait hier encore a disparu comme les enfants qui se coursaient autour du chapiteau, comme les chiens qui bâillaient à l'ombre des mini-vans. Quand sa jambe faiblit, elle change de position.

Graff allume une troisième cigarette et avise l'enfilade de toits en lauze d'un œil critique. Une annulation de dernière minute à Voiron, et Cindy qui décide de programmer deux nuits ici, en moyenne montagne, un bon coup prétendument. Elle était déjà venue dans le temps, la mairie était sympathique, l'air frais libérait les esprits et rendait les habitants amicaux. Pourtant, ils n'étaient pas nombreux au spectacle hier. Une poignée de gamins excédés par la chaleur sous le chapiteau.

Un merle pousse trois cris et s'élanche vers l'azur. Graff aspire la fumée jusqu'à sentir la brûlure au fond de ses poumons. Ce serait un bon jour pour mourir. Échoué ici, au milieu de cette friche. Dynamité par l'âge, l'orgueil et sa chute.

D'un côté, une haie que prolongent la clôture d'un pré et son portail rouillé. Derrière la caravane, un brouillon d'herbes agonisantes contre le mur aveugle d'une supérette. Deux murets éboulés séparent la friche de la ruelle qui mène au centre du bourg. « La Roque ». À défaut de poésie, un nom net, ça ne cherche pas à être autre chose. En haut de la ruelle, un marché se prépare. Il va y avoir du boucan. Quelle plaie.

Le vieil homme soulage ses yeux en étudiant le bout de la friche, un bois, principalement des conifères et des hêtres. Lui revient l'image de mousses au sol, d'une forêt où le soleil n'entrait plus. Les pieds nus de sa grand-mère s'enfonçaient dans le tapis vert, ses chevilles cerclées d'or, ses nattes grises ballottant au-dessus de ses hanches. Elle lui désigne des lambeaux de tissu suspendus aux branches comme déposés là par le vent : *Na ame sam anghune ko khate resas !* lancé d'une voix enjouée. On n'est pas les premiers.

Graff glisse à nouveau son doigt sous le plâtre, renonce à satisfaire la démangeaison et coince une cigarette entre ses lèvres irritées.

Derrière lui, la caravane harnachée au vide paraît plus orpheline qu'un cabanon abandonné par tous les enfants de la Terre.

L'enfant au regard clair se faufile entre les sept lits, discret sur ses pieds nus, heureux car il se sait le premier levé ce matin. Il vérifie les dormeuses. Claudia, échouée sur le ventre. Anne, princesse impeccable, au visage aussi lisse endormie qu'éveillée. Lydie suce son pouce. Marie-Claude, bouche ouverte, poings serrés. Denise, la tête cachée sous l'oreiller. Gabrielle, recroquevillée et suante. Le septième lit, celui de Rébecca, est vide. Déçu, le garçon s'éloigne.

Les fenêtres le long du couloir éclairent son passage jusqu'à l'escalier. Il descend les marches une par une, attentif aux grincements du bois et au silence épais de Malerne. Les pierres du rez-de-chaussée avalent ses pas jusqu'à la haute porte en chêne, la chambre du maître. La poignée en laiton grince, c'est risqué. Le garçon veut voir sa mère. Il pose la main sur la poignée, seulement pour sentir, il n'appuiera pas. Son oreille contre le bois, il bloque sa respiration et fouille l'espace derrière la porte. Il n'y discerne aucune présence. Où es-tu ?

Dans la cuisine, il pose un pied sur le banc et inspecte brièvement les marques violacées autour de sa cheville avant d'attraper une miche de pain qu'il déchire de ses dents en ouvrant la porte vers l'extérieur. Les chiens ont passé la nuit dehors. Les mâles

restent affalés contre le mur de la remise, les femelles accourent, Sonja en tête, fine et enthousiaste, la cheftaine et pourtant la plus petite. Dom tire du réconfort de cela. L'on peut être petit et alpha.

Kaï est grand et alpha, c'est pour ça qu'on l'appelle le maître. Tous les Simples possèdent au moins deux prénoms. Le prénom d'avant la Révélation et celui que le maître leur a attribué. Autrefois, Rébecca se prénom-mait Becca, Jean-Jean était Manou, Gabrielle était Nour. Dom, lui, est né Dominique, en hommage au Marteau des hérétiques. Tant qu'il est petit, Kaï/le maître lui accorde le droit d'être Dom. Il aura bientôt sept ans, il ne sait pas à quel âge il deviendra Dominique, parfois ça l'inquiète. Parfois il explore les images de saint Dominique et prie pour ne jamais lui ressembler.

L'absence de sa mère le surprend. Quand Rébecca n'est pas dans la cuisine, elle est au potager, quand elle n'est pas dans la salle de prière, elle fabrique du pain dans la remise. Elle est la meilleure boulangère de la communauté, tous les Simples s'accordent à le dire.

Le potager est vide, la remise aussi. Suivi de son cortège canin, l'enfant fait le tour du domaine, ses pas légers sur le gravier et l'herbe assoiffée. Le fauteuil du maître est resté dehors, sous l'immense châtaignier. Les chaises de jardin ont été désordonnées; ils ont oublié de rentrer les enceintes, on dirait deux têtes coupées sur le rebord de la fenêtre. Les chiennes inspectent les restes de la veillée, cadavres de bouteilles et casseroles vides, un talon de camembert, une caisse retournée, des assiettes oubliées çà et là. Babines retroussées, Sonja s'octroie un os décharné. Malgré l'interdit, un Simple a mangé de la viande hier soir. Ce doit être Marie-Claude, Dom l'a déjà surprise à ingurgiter du pâté dans

l'arrière-cuisine. « Ce que tu ne répètes pas ne revient pas te mordre », lui a-t-elle chuchoté, l'œil rieur malgré la menace.

Le vieux canapé apparaît contre la lumière obsidienne du bois. Deux corps inertes. Ils l'auront déplacé après la fête, pour dormir à la fraîche.

Les chiennes restent en arrière, elles craignent le maître, même endormi.

Rébecca est couchée sur le flanc, sa cheville tatouée de violettes posée sur l'accoudoir. Ses dreadlocks éparpillées sur le torse de l'homme ressemblent aux tentacules d'une pieuvre cherchant à s'échapper.

Un souffle d'air chaud dérange la frondaison et se mélange à la respiration des dormeurs.

Dom lorgne la forêt et la clôture que les Simples disent électrifiée, il sait que ce n'est pas le cas. Il s'insinue entre les fils et libère sa course dès la noirceur des conifères atteinte. Les chiennes le suivent.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Photographie, p. 293:

© Audrey Avoledo, avec son aimable autorisation.

© Éditions Liana Levi, 2022

Couverture : D. Hoch

Photo : © Greg Pease/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Ada et Graff* de Dany Héricourt
a été réalisée en janvier 2024 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : ISBN : 979-10-349-0870-7)

ISBN ePDF : 979-10-349-0872-1